ÉTUDES ET MÉMOIRES

1

SALLUSTE ET THUCYDIDE

PAR P. PERROCHAT
Professeur à la Faculté des lettres de Grenoble

Dans son excellent « Essai sur le *Catilina* de Salluste » (*Rev. de Phil.*, t. XLII, p. 5 et suiv.), Ragnar Ullmann remarquait, il y a une trentaine d'années, que la vieille affirmation selon laquelle Thucydide est le modèle de Salluste est loin d'être démontrée : on l'admet, en général, sans discussion, mais on n'a jamais cherché à discerner pleinement les divers éléments de cette influence. Et il ne semble pas que, depuis lors, on ait beaucoup progressé dans cette voie. On se fonde, avant tout, sur le rapprochement, que fait l'antiquité, de ces deux historiens ; mais les témoignages, que l'on cite d'habitude pêle-mêle, sont loin d'avoir tous la même valeur : les uns rapprochent simplement Thucydide et Salluste parce qu'ils sont les historiens les plus importants, l'un en grec, l'autre en latin[1] ; ainsi Quint., *Inst. or.* X, 1, 101 : *At non historia cesserit Graecis. Nec opponere Thucydidi Sallustium uerear, nec indignetur sibi Herodotum aequari T. Liuium;* le rapprochement dans la même phrase de Tite-Live et d'Hérodote souligne encore le caractère général de l'affirmation concernant Salluste et Thucydide. Le jugement suivant de Velleius Paterculus n'est pas plus précis : II, 36, 2 : *aemulumque Thucydidis Sallustium.* Les rapprochements fondés sur des considérations déterminées sont peu nombreux.

1. C'est ainsi que Quintilien met Salluste au-dessus de Tite-Live et déclare, *Inst. or.* II, 5, 19, à propos de la lecture des enfants : *(... ut Liuium a pueris magis quam Sallustium;) et hic historiae maior est auctor, ad quem tamen intelligendum iam profectu opus est.* — Cf. également Martial, XIV, 191 : *Primus Romana Crispus in historia.*

Ainsi, sur la brièveté du style : Quint., *Inst. or.* X, 2, 17 (il s'agit des prétentions de gens qui imitent maladroitement les écrivains) : *qui praecisis conclusionibus obscuri, Sallustium atque Thucydidem superant.* — Sur la recherche d'un vocabulaire particulier et notamment l'affectation d'archaïsme : Quint., *Inst. or.* VIII, 3, 29, parlant de cette question, cite une épigramme dont l'auteur se moque de cette affectation de Salluste ; quelques lignes plus haut (§ 28), il avait déjà indiqué, indirectement, la même tendance chez Thucydide : il rapporte, en effet, une autre épigramme dans laquelle Virgile, critiquant le style du rhéteur C. Annius Cimber, le qualifie de « Thucydide breton ». — Sur certains procédés d'exposition : Sénèque le Père, *Suas.* VI, 21, mentionnant l'usage des historiens qui font suivre le récit de la mort d'un personnage par un résumé de toute sa vie et par une sorte d'oraison funèbre, ajoute : *hoc semel aut iterum a Thucydide factum, item in paucissimis personis usurpatum a Sallustio...* On conviendra d'ailleurs que le rapprochement est ici assez vague. Enfin, il n'y a pas lieu de tenir compte de la comparaison faite chez Sénèque le Père (*Controv.* IX, 1, 13) entre une phrase de Salluste et une qui est attribuée, dans le texte, à Thucydide : cette dernière est en réalité de Démosthène (*Contre la lettre de Philippe*, 13). Pourtant l'erreur d'attribution prouve qu'on avait l'habitude de considérer Salluste comme un imitateur de Thucydide.

Ces témoignages de l'antiquité ne sauraient donc suffire à montrer l'influence de Thucydide sur Salluste. Nous voudrions dans cette étude relever le plus de points communs entre les deux historiens et essayer de tirer du rapprochement de toutes ces concordances des conclusions précises. Nous examinerons successivement : I : dans quelle mesure la conception de l'histoire concorde chez Thucydide et chez Salluste ; II : quels sont les passages de Thucydide que Salluste a visiblement imités ou parfois même traduits ; III : enfin, quels sont les rapports de leur langue et de leur style[1].

1. Bibliographie. 1°) Sur les rapports de Thucydide et de Salluste, on ne peut signaler d'étude d'ensemble, mais simplement des études partielles ou limitées : *a)* sur la langue et le style, notamment : J. Robolski, *Sallustius in conformanda oratione quo iure Thucydidis exemplum secutus esse existimetur*, Diss. Halle, 1881, 48 p. ; *b)* sur les imitations de textes : G. L. Mollmann, *Quatenus Sallustius e scriptorum Graecorum exemplo pendeat*, Progr. d. Kneiphöfischen Gymnas. Königsberg, 1878, 28 p. ; *c)* à un point de vue un peu plus géné-

I

La conception de l'histoire chez Thucydide et chez Salluste

De ce point de vue les rapprochements sont nombreux et c'est ce qui apparaît si l'on examine : 1°) le choix du sujet et les intentions de l'auteur ; — 2°) le contenu de l'œuvre ; — 3°) les procédés d'exposition.

1°) Ils ont choisi, l'un et l'autre, leur sujet dans des événements contemporains ou d'un passé tout récent, rompant avec la tradition de leurs prédécesseurs. Thucydide déclare au début de son ouvrage : « Thucydide d'Athènes a écrit l'histoire de la guerre que se sont faite les Péloponnésiens et les Athéniens ; il s'est mis à l'œuvre dès le début de cette guerre, en présumant qu'elle serait considérable et surpasserait en importance toutes celles qui avaient précédé. » Salluste, à la fin de la préface de son premier écrit, s'exprime à peu près de même, *Cat.*, IV : « Je vais donc exposer en peu de mots et aussi fidèlement que possible la conjuration de Catilina : événement que j'estime entre tous mémorable par la nouveauté du crime et du péril où il mit la république. » La *Guerre de Jugurtha* rapporte des faits un peu plus anciens, mais marque, selon Salluste, le début d'événements politiques (la lutte entre la noblesse et le parti populaire) qui se sont développés dans la suite et dont Salluste a été le témoin. Même intérêt politique aussi des *Histoires*. Thucydide et Salluste apprécient les leçons solides et instructives que donne le récit de ces événe-

ral, l'étude cependant limitée de : K. Mack, *Quae ratio intercedat inter Sallustii et Thucydidis historias*, Progr. Kremsier, 1906, 22 p. — 2°) Sur Thucydide, nous avons consulté : F. Blass, *Die attische Beredsamkeit von Gorgias bis zu Lysias*, Leipzig, 1868, t. I, chap. v : *Thukydides*, p. 195-239 (nous n'avons pu utiliser que la première édition de cet ouvrage ; mais l'opinion de Blass n'a pas varié dans la suite). — Également la lumineuse introduction de A. Croiset (128 p.) dans son édition de *Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, texte grec avec un commentaire critique et explicatif, livres I-II*, Paris, Hachette, 1886. — Nous avons vu de près aussi : Denys d'Halicarnasse, *Lettre à Pompée ; Jugement sur Thucydide ; Deuxième lettre à Ammée sur les idiotismes de Thucydide.* — 3°) Sur Salluste spécialement : R. Ullmann, *Essai sur le « Catilina » de Salluste*, *R. Phil.*, XLII, p. 5 à 27 ; — Kurt Latte, *Sallust* (*Neue Wege zur Antike*, II, 4), Leipzig, Teubner, 1935, 60 p. ; — A. Ernout, préface (p. 8-33) de *Salluste, La conjuration de Catilina, La guerre de Jugurtha, Fragments des Histoires*, « Coll. des Un. de France », 1941 ; — L. Constans, *De sermone Sallustiano*, thèse, Paris, 1880 ; — P. Perrochat, *Programme d'études sallustiennes*, Mémorial des Études latines, Paris, « Belles-Lettres », 1943, p. 197 à 214.

ments : « Thucydide n'est pas un disciple des poètes comme Hérodote, ni un voyageur curieux comme Hécatée : c'est un politique et un soldat, un Athénien qui a beaucoup vécu dans les environs de la tribune aux harangues... Ce qui l'intéresse c'est le jeu compliqué des forces qui mènent la société grecque, idées, passions, richesses, circonstances matérielles et morales... » (Croiset, *ouvr. cité*, p. 28). Il en est de même de Salluste, qui a été intimement lié à la vie politique de son temps. Tout au plus pourrait-on voir une légère différence entre eux, en ce que la recherche de la gloire est plus marquée chez Salluste (cf. ses préfaces du *Catilina* et du *Jugurtha*) que chez Thucydide, si du moins l'on interprète le sens de κτῆμα ἐς ἀεί (I, 22, 4) comme Croiset (*ouvr. cité*, p. 28) : « Laissant de côté l'idée de la gloire, il dit avec simplicité dans les termes et grandeur dans la pensée que la parole de l'historien n'est pas un vain son propre tout au plus à charmer l'oreille, mais qu'elle est active et féconde et que l'utilité de l'histoire est son premier titre. »

2°) Le contenu de l'œuvre.

A. — Les procédés de recherche : l'un et l'autre ont l'intention de raconter les faits vrais et d'en montrer la liaison exacte : si la valeur de l'histoire de Salluste est parfois faussée par la passion politique, il n'en a pas moins la volonté d'exposer le plus véridiquement possible (*quam uerissume potero*, *Cat.*, IV, 3). Ils attachent grande importance aux documents authentiques ; mais, s'ils citent l'un et l'autre de tels documents (Thucydide d'ailleurs plus souvent que Salluste, chez qui ceux-ci sont rares, par exemple *Cat.*, XXXV et XLIV, 4-5), la différence entre eux deux et un historien moderne reste grande : ils refont à leur manière les lettres et les discours de leurs personnages ; mais cela tient à une conception artistique de l'histoire qui leur est commune, sur laquelle nous insisterons tout à l'heure.

B. — La liaison des événements. Sur la question de la chronologie, il faut mentionner une différence entre les deux auteurs : Thucydide attache un grand prix à l'exactitude et à la précision de la chronologie et Denys d'Halicarnasse lui a même reproché d'adopter une division par époque et de morceler ainsi le récit des faits (*Lettre à Pompée*, ch. III). Salluste, au contraire, n'est pas toujours très précis sur ce point : cf., par ex., à propos de la *Guerre contre Jugurtha*, P. Perrochat, *Progr. d'ét. sall.*, *ouvr. cité*, p. 208.

Mais où les deux historiens se rencontrent, c'est dans la manière dont ils savent mettre en lumière les causes profondes des événements, causes qui, « au delà des faits extérieurs et tangibles... que l'histoire enregistre à leur date », « sont le plus souvent les conditions essentielles ou les premiers moteurs de ceux qui se déroulent d'une manière apparente sur la trame du temps » (Croiset, *ouvr. cité*, p. 45). Par exemple, l'état des ressources matérielles dont une cité peut disposer, la bonne ou la mauvaise organisation de ses forces, la valeur intellectuelle et morale de ses hommes. Et cela nous conduit à examiner quels sont aux yeux des deux historiens les facteurs de l'histoire.

C. — Pour l'un comme pour l'autre, le principal facteur de l'histoire, c'est l'intelligence : c'est la reine du monde et son action est essentielle dans les événements de la politique. La concordance des deux historiens sur ce point est telle qu'il arrive à Salluste de reprendre des formules de Thucydide dans des passages où il parle du rôle de l'intelligence : cf. *Cat.*, I, 5 ; *Jug.* VII, 5, et Thucydide II, 40, 2-3, passage sur les rapports de la réflexion et de la rapidité de l'action ; pour la confrontation des textes, cf. ci-dessous, II^e^ partie, 1°. Cependant, il faut noter que la morale tient plus de place chez Salluste que chez Thucydide. Sans doute il arrive à Thucydide de considérer la corruption morale comme une cause de ruine pour les cités (cf. Croiset, *ouvr. cité*, p. 48) ; pourtant la valeur absolue des actions au point de vue de la justice intéresse plus Salluste que Thucydide (cf. Kurt Latte, *ouvr. cité*, p. 43-45). Mais là où la concordance est complète entre les deux historiens, c'est dans l'importance qu'ils attachent à l'étude psychologique des hommes qui, par leur supériorité intellectuelle, jouent dans la politique et dans l'histoire un rôle prépondérant : pour l'un comme pour l'autre, l'action des hommes éminents (en bien ou en mal, d'ailleurs) est essentielle en histoire ; c'est pourquoi il faut avant tout pénétrer leur âme, découvrir le principe essentiel de leur action : chez Thucydide, ainsi, Périclès, Alcibiade, Nicias, Cléon, etc... Croiset l'a très bien montré (*art. cité*, p. 52 et suiv.). — Chez Salluste, dans le *Catilina*, par ex., César, Caton, Catilina (cf. Ullmann, *art. cité*, p. 13 et suiv.), dans le *Jugurtha*, chez les Numides, Jurgtha, chez les Romains, Métellus, Memmius, Marius (cf. P. Perrochat, *Progr. d'ét. sall., ouvr. cité*, p. 202 et suiv.). Si

nous ne voyons pas ces hommes au physique, « les images tout abstraites » qu'ils en ont tracées « jettent du moins sur les grandes lignes de l'histoire une merveilleuse lumière » (Croiset, *ouvr. cité*, p. 53, à propos de Thucydide ; mais la formule s'applique parfaitement aussi à Salluste). Salluste suit également Thucydide dans ces tableaux que nous donne l'historien grec des grands êtres collectifs de l'histoire : les nations, les cités, les foules, les partis politiques ; c'est ainsi que, chez l'un, Athènes et Sparte, par ex., « ont leur esprit particulier, leur âme, leur physionomie » (Croiset, *ouvr. cité*, p. 54) ; chez l'autre, c'est, dans le *Catilina*, l'étude de la foule à Rome (XXXVI, 4-XXXIX, 5), par ex., comme aussi l'étude de la corruption générale de la société à la fin de la république, l'opposition entre la misère et le luxe effréné (VI-XIII et XX, 6-13) ; dans le *Jugurtha*, çà et là, il étudie le caractère des Numides, nous montre leur perfidie, leur inconstance, leur amour du changement, il caractérise de même la noblesse romaine avec son goût du luxe, son besoin d'argent qui l'accule à se vendre à un roi étranger, avec son incapacité aussi ; la plèbe, dans son ensemble, avec son apathie et sa servilité (cf., par ex., le discours de Memmius, ch. XXXI), jusqu'au jour où, grâce à des chefs tels que Memmius, puis Marius, elle jouera un rôle dans la république (cf. P. Perrochat, *Progr. d'ét. sall.*, p. 202-203). Croiset a bien montré (*ouvr. cité*, p. 54 et suiv.) que Thucydide a pris l'idée de cette forte psychologie des êtres collectifs, non chez Hérodote, qui ne donne que « des notations dispersées, accidentelles, superficielles, parfois puériles », mais dans le drame, soit la tragédie d'Eschyle et de Sophocle, soit même la comédie d'Aristophane. « Le drame attique sous ses deux formes (tragédie et comédie) vit d'observation morale personnifiée, concentrée, idéalisée : de bonne heure l'idée devait venir aux poètes de mettre dans ces grandes figures du drame, plus grandes que nature, l'âme de tout un peuple. » L'originalité de Thucydide « fut d'ajouter à ce qui n'était que vue poétique et création du génie toute la solidité et toute la clarté de l'analyse scientifique la plus rigoureuse ».

D. — Quelle est maintenant chez les deux historiens la valeur de l'œuvre historique et la place qu'y tient la personnalité de l'auteur? L'un et l'autre, en joignant l'étude des faits particuliers et celle des faits permanents, en approfondissant l'étude psycholo-

gique des personnages particuliers et des groupes, ont rendu l'histoire vraiment intelligible et instructive. Au point de vue de la compétence, on peut encore les rapprocher : chez l'un et chez l'autre, l'expérience personnelle a été mise au service de l'histoire ; ils ont été, avant d'écrire, des hommes d'action : Thucydide a fait la guerre, a commandé en personne des soldats et des navires, a assisté aux discussions des assemblées politiques ; Salluste a eu une carrière politique et administrative avant d'être historien. Mais leur personnalité même ne s'est-elle pas marquée d'une autre manière encore dans leur œuvre d'historien? Ici il faut les distinguer : l'impartialité de Thucydide est plus grande que celle de Salluste. L'objectivité de Thucydide est évidente à une première lecture et Croiset le montre bien (*ouvr. cité*, p. 57 à 61) ; quant à savoir si, dans le fond des choses, elle est toujours aussi certaine, la question est plus délicate et néanmoins Croiset conclut pour l'affirmative (p. 63). Chez Salluste, le parti pris politique est certain : pour le *Catilina*, cf. Ullmann, *art. cité*, p. 7 et suiv. ; pour le *Jugurtha*, cf. P. Perrochat, *Progr. d'ét. sall.*, p. 207. Sur un point plus particulier encore il est intéressant d'examiner leur objectivité : quelle est leur attitude en face de leurs déboires personnels? Ils ont eu l'un et l'autre des raisons de se plaindre de leurs concitoyens : Thucydide a été exilé pendant vingt ans, Salluste a échoué dans la carrière politique. Denys d'Halicarnasse a reproché à Thucydide de conserver contre sa patrie le souvenir de son exil et d'exposer avec la plus scrupuleuse exactitude les fautes de ses concitoyens, tandis qu'il passe sous silence ou ne raconte qu'à regret les actions qui attestent leur sagesse (*Lettre à Pompée*, ch. III), mais (*Jugement sur Thucydide*, ch. VIII) il est d'opinion différente et déclare que Thucydide n'ajoute ni ne retranche rien sans motif, qu'il se montre toujours irréprochable et également exempt d'envie et de flatterie surtout dans ses jugements sur les grands hommes. Quoi qu'il en soit, dans son histoire, Thucydide ne se plaint pas de son exil : il n'en fait mention que dans une phrase incidente et pour dire que, mêlé aux affaires des deux partis hostiles, il a dû à son exil de voir de plus près celles du Péloponnèse (V, 26, 5). Salluste, au contraire, ne se gêne pas pour attribuer à la corruption des milieux politiques ses déboires personnels (*Cat.*, III, 3-5 ; *Jug.* IV, 3-4).

E. — Pour résumer ce qui concerne le contenu de l'œuvre, on peut dire que la différence entre Salluste et Thucydide apparaît seulement en ce que la partialité politique, le désir de gloire et les préoccupations morales sont plus accusés chez Salluste que chez Thucydide et que ce dernier est plus minutieux dans sa chronologie. Ces différences sont peu importantes si l'on considère le grand nombre de points où la concordance est complète entre les deux historiens. Sur les procédés d'exposition, la concordance sera plus manifeste encore.

3°) Les procédés d'exposition.

Sur le principe même de l'exposition, les deux historiens sont absolument d'accord. Ils n'ont ni l'un ni l'autre les idées que nous, modernes, avons sur les rapports de la science et de l'art en histoire : à l'exposé complet, précis, rigoureux et simple que nous exigeons aujourd'hui, ils préfèrent une œuvre plus mouvementée, plus vivante, plus artistique et la formule que Croiset (*ouvr. cité*, p. 65) applique à Thucydide conviendrait parfaitement à Salluste : « Thucydide... concentre, idéalise la matière de l'histoire avec une hardiesse toute dramatique, par des procédés qu'il emprunte à la fois au drame et à la rhétorique de son temps. » Salluste, aussi, a trop le goût du pittoresque et du dramatique pour être rigoureusement exact ; mais il sait admirablement faire vivre ses personnages, entraîner son lecteur loin de la réalité présente pour le plonger dans l'atmosphère de l'action (cf. P. Perrochat, *Progr. d'ét. sall.*, p. 214). Nous retrouvons donc là cette influence des drames de Sophocle et d'Eschyle sur Thucydide, que nous avons déjà montrée d'après Croiset (cf. ci-dessus, 2° *C*), et, à travers Thucydide, sur Salluste, comme le fait ressortir Ullmann dans son *Essai sur le Catilina* (*ouvr. cité*, p. 11). Cette méthode d'exposition apparaît dans les récits, dans les tableaux d'ensemble, dans les discours et aura une influence décisive sur la composition même des œuvres.

A) Les récits : Sur ce point, Salluste pousse encore plus loin que Thucydide la concentration des faits. Thucydide respecte généralement l'exactitude dans les détails, tout en proportionnant les différents éléments de l'ensemble (cf. Croiset, *ouvr. cité*, p. 65), et, d'autre part, comme nous l'avons vu, procède par été et par hiver avec une rigueur inflexible. Salluste, lui, condense ou développe

la narration selon sa valeur pittoresque ou dramatique ; voici un exemple, entre beaucoup : quand il a rapporté, dans le *Jugurtha*, la prise de Capsa (ch. LXXXIX-XCI), il ne mentionne que d'une façon rapide les autres succès de Marius (XCII, 3-4), nous transporte à l'autre extrémité du théâtre des opérations et insiste sur un fait petit en lui-même, mais qui l'intéresse, car il prête à un récit vivant, la prise d'une citadelle (XCII-XCIV) ; il omet de nous dire qu'un hiver s'écoule entre les deux opérations et comment Marius s'est transporté d'un bout de la Numidie à l'autre (cf. P. Perrochat, *Progr. d'ét. sall.*, p. 208).

B) Nous avons déjà signalé, à propos de la recherche des causes profondes des événements et à propos de l'étude psychologique, les tableaux d'ensemble que les deux historiens aiment à placer dans leurs œuvres (ci-dessus, 2° *B* et *C*) : même concentration chez l'un et chez l'autre, en quelques touches énergiques, des principaux traits qui caractérisent une période, un groupe d'hommes, un ensemble de faits. Ils affectionnent ces procédés d'exposition et les exemples abondent : ainsi, chez Thucydide, à propos des troubles de Corcyre, le tableau général des mœurs de ce temps et les guerres civiles qui en ont résulté (III, 82-85), pages célèbres que Salluste a imitées plus d'une fois (cf. ci-dessous, partie II), etc..., etc... Chez Salluste, également, dans le *Catilina*, par ex., le tableau des mœurs à Rome au moment de la conjuration de Catilina (XII-XIII), la disposition d'esprit des habitants de la ville à la veille des événements décisifs de la conjuration (XXXI, 1-3), etc..., etc...

C) Les discours tiennent une place importante chez l'un comme chez l'autre historien : les personnages marquants étant souvent en scène, l'auteur les fait parler devant nous, comme il les fait agir et, ne citant qu'exceptionnellement des documents authentiques, refait à sa manière leurs discours (cf. ci-dessus, 2° *A*). En procédant ainsi, Thucydide et Salluste suivent une longue tradition littéraire qui remonte jusqu'à l'épopée, mais que Thucydide, avant Salluste, a profondément modifiée et à laquelle il a mis la marque de son génie propre (cf. Croiset, *ouvr. cité*, p. 70 et suiv.). Dans la Grèce du v^e^ siècle, presque tous les événements sont préparés par des assemblées qui délibèrent ; Thucydide, par ailleurs élève des rhéteurs, devait en tant qu'historien leur faire une large

place dans son histoire. Et Croiset (*ouvr. cité*, p. 74), d'après l'opinion que Thucydide lui-même donne de ses discours (I, 22, 1), les définit par une excellente formule : ce sont « des reconstructions idéales dans lesquelles l'historien, s'appuyant sur quelques données positives, mais fragmentaires, les complète en vertu d'une sorte de logique intime que sa connaissance des personnes et des choses lui permet de ressaisir et de suivre ». Ce ne sont donc ni des comptes-rendus analytiques ni des exercices purement littéraires. La même formule s'appliquerait parfaitement aux discours que Salluste introduit dans ses ouvrages. La ressemblance entre les deux historiens se précise encore dans la restriction qu'ils apportent au nombre des discours qui ont pu être prononcés lors d'une délibération : souvent Thucydide, rapportant un débat important, qui a dû amener à la tribune nombre d'orateurs, ne donne qu'un discours ou tout au plus deux. Il en va de même de Salluste : qu'on se rappelle la grande séance du Sénat du 5 décembre 63, dans le *Catilina* : sur la peine à infliger aux conjurés, Salluste ne donne que deux discours, passant sous silence la quatrième Catilinaire de Cicéron ; mais les discours de César et de Caton sont largement développés (LI-LII). Souvent, Thucydide et Salluste composent des discours types qui résument et condensent tous les discours dans lesquels une même opinion a été défendue ; souvent aussi, à travers les paroles d'un homme, ils caractérisent une politique et une situation. Dans tous ces discours, l'historien « s'élève au-dessus du fait concret et anecdotique pour atteindre jusqu'à l'idée ; il efface le détail, l'accident, pour concentrer la substance du réel dans un dessin large, hardi, saisissant » (Croiset, *ouvr. cité*, p. 76). Il faut voir là encore l'influence du drame et de la rhétorique de l'époque sur Thucydide (Croiset, *ouvr. cité*, p. 77-79) et, à travers lui, sur Salluste.

D) Cette influence nous allons aussi la trouver dans la composition. Les principes de la composition sont les mêmes chez les deux historiens : composition dramatique et serrée, recherche de l'unité de l'ensemble, concentration de l'intérêt. Or, dans le drame et dans l'éloquence, cette unité est plus nécessaire que partout ailleurs. « Au théâtre, devant les spectateurs, dans le temps limité dont on dispose, il faut que l'action se concentre et se presse ; ... il faut arriver au dénouement » (Croiset, *ouvr. cité*, p. 94). Il en est

de même de l'éloquence qui s'exerce sur la place publique et dans les tribunaux : « les nécessités les plus évidentes obligent l'orateur à concentrer toute la lumière et toute la force de sa dialectique sur les points décisifs qui lui donneront la victoire » (Croiset, *ouvr. cité*, p. 94).

Le but poursuivi par Thucydide est de raconter la lutte politique et militaire de Sparte et d'Athènes. Loin de faire, comme Hérodote, à l'occasion du sujet traité, une description générale du monde de son temps, il ne donne une peinture de la Grèce que dans la mesure où elle sert à l'intelligence des événements qu'il expose. Son introduction (I, 1-23) vise à expliquer les causes de la guerre, et la narration des événements qui ont précédé celle-ci n'est pas une digression, mais est étroitement liée au but poursuivi par l'écrivain : Thucydide « marche droit au but sans hésitation ni caprice » (Croiset, *ouvr. cité*, p. 97). Les mêmes observations peuvent être faites pour le *Catilina* et le *Jugurtha* de Salluste. Ullmann (*art. cité*, p. 10) a bien montré comment, dans le *Catilina*, « par la concentration autour de l'essentiel..., Salluste gagne l'intérêt du lecteur qui va croissant avec la gravité du conflit dramatique ». Le drame se développe en plusieurs étapes. Après une introduction générale qui n'est pas, quoi qu'on en ait dit (cf. Quintilien, *Inst. or.* III, 8, 9), un hors-d'œuvre, mais est liée à la personne de l'auteur et au sujet qu'il traite (cf. P. Perrochat, *Progr. d'ét. sall.*, p. 198-199, avec la bibliographie), Salluste crée l'atmosphère du drame : les chapitres VI-XIII ne sont pas non plus une digression, ils sont, comme les vingt-trois premiers de Thucydide, destinés à expliquer les événements et font partie de l'exposition qui occupe environ les vingt premiers chapitres ; c'est la toile de fond sur laquelle se jouera l'action avec, pour acteur principal, Catilina, dont la personnalité est dès le début mise en relief par Salluste. Puis viennent les différentes phases du drame : la première jusqu'à la grande scène des chapitres XXXI, 4-XXXII (la séance du sénat du 8 novembre 63, la première Catilinaire et la fuite de Catilina) ; la seconde, les menées des conjurés hors de Rome (XXXII, fin-à XXXIX, 5) ; la troisième (XXXIX, 6-LV), avec laquelle nous atteignons le moment décisif : la découverte du complot et la scène capitale de l'ouvrage, la grande séance du sénat du 5 décembre 63, où sera décidé le sort des coupables, puis l'exé-

cution de ceux-ci ; enfin, le dénouement (LVI-LXI) avec la mise en relief de Catilina, partie qui correspond à l'introduction, le grand discours du chapitre LVIII étant parallèle à celui du chapitre XX, et le portrait de Catilina étendu sur le champ de bataille (LXI) répondant à celui de Catilina vivant du chapitre V : *ferociamque animi, quam habuerat uiuos, in uoltu retinens.* On pourrait montrer facilement aussi l'habile structure du *Jugurtha*, qui présente une évolution parallèle de la situation politique à Rome et des résultats des opérations militaires : on passe progressivement de la défaite au succès dans la mesure où l'action de la *nobilitas* diminue et où celle du parti populaire s'accroît ; à partir du chapitre LXIII, la progression même de la carrière de Marius, les étapes qui y sont distinguées et l'anticipation sur l'avenir produite par l'intervention de Sulla au moment même où Marius est au comble du succès, offrent un intérêt non seulement politique, mais aussi véritablement dramatique (cf. P. Perrochat, *Progr. d'ét. sall.*, p. 199). D'ailleurs, comme le fait justement remarquer Ullmann (*art. cité*, p. 11), la monographie avec son action violente se prêtait excellement à prendre la forme d'un drame : elle a, en effet, l'avantage sur l'œuvre historique traitant de longues périodes de concentrer le récit autour d'un personnage ou d'un groupe de faits limité.

Toutefois, pour être juste, il faudrait reconnaître que Thucydide et Salluste se permettent tout de même quelques digressions, peu nombreuses dans l'ensemble de l'œuvre (cf., pour Thucydide, Croiset, *ouvr. cité*, p. 96, et, pour Salluste, P. Perrochat, *Progr. d'ét. sall.*, p. 199-200). Mais ces quelques exceptions ne sauraient effacer le caractère général des œuvres de l'un et de l'autre historien, remarquables avant tout par leur enchaînement rigoureux et leur concentration dramatique de l'action.

Si l'on passe de la composition de l'ensemble à celle du détail, on remarquera la solide structure notamment des discours chez Salluste comme chez Thucydide (cf. pour celui-ci Croiset, *ouvr. cité*, p. 100 et suiv., pour celui-là R. Ullmann, *La technique des discours dans Salluste, Tite-Live et Tacite*, Oslo, 1927, qui examine minutieusement quinze discours de Salluste).

E) Pour résumer donc la question des procédés d'exposition, on peut dire que, sauf en ce qui concerne le nombre des détails

et la question de la chronologie, l'identité est presque complète entre Salluste et Thucydide, et ces conclusions rejoignent celles qui ont été présentées ci-dessus à propos du contenu de l'œuvre. Une étude des procédés d'expression devrait être accompagnée d'un examen du style : mais, dans le cas présent, l'importance de la question est telle que nous lui consacrerons une partie spéciale de cet exposé (partie III). Auparavant, pour bien prouver que les correspondances, que nous venons de signaler entre les deux historiens, ne sont pas fortuites, il faut montrer maintenant, par une confrontation détaillée de textes, à quel point Salluste a utilisé les écrits de Thucydide.

II

Passages ou Salluste imite ou parfois même traduit le texte de Thucydide

Dans une étude de ce genre, il faut distinguer : 1°) d'une part, les imitations étroites dans lesquelles Salluste non seulement reproduit l'idée qu'il a trouvée chez Thucydide, mais suit même, et parfois de très près, l'expression de l'auteur. Ces imitations portent, en somme, souvent sur une formule ; 2°) d'autre part, des imitations certaines, mais plus larges, dans lesquelles Salluste imite, non pas le détail de l'expression, mais les lignes générales du développement : dans une description par exemple ou dans l'argumentation d'un discours.

On doit, pour le besoin de la démonstration, confronter les textes ; mais un tel travail tiendrait trop de place dans un article de revue ; nous le réservons pour un chapitre d'une publication à paraître sur *Salluste et la littérature grecque*. Nous ne donnerons donc ici, en résumé, que les conclusions de ce travail.

Les deux types d'imitations s'exercent sur des passages particulièrement célèbres de Thucydide :

1°) L'oraison funèbre des guerriers morts pour la patrie, prononcée par Périclès, chez Thucydide II, 35-46 : Th. II, 35, 2 (*Cat.*, III, 2) ; II, 40, 1 (*Cat.*, XII, 1) ; II, 40, 2 (*Cat.*, I, 5) ; II, 40, 3 (*Iug.*, VII, 5) ; II, 40, 4 (*Cat.*, VI, 5). C'est le chapitre 40 qui fournit le plus d'exemples, mais ce sont surtout des formules générales que Salluste y a puisées.

2°) Les chapitres sur les révolutions des cités grecques, dans Thucydide III, 82-85 et dès la fin du ch. 81 : Th. III, 81, 5 (*Iug.*, XLIV, 5) ; III, 82, 2 (Sall., *Hist.*, éd. Maurenbrecher, I, 7) ; III, 82, 4 (*Cat.*, LII, 11) ; III, 82, 8 (*Cat.*, X, 3) ; III, 82, 8, suite (*Cat.*, XXXVIII, 3, et *Hist.* I, 12) ; III, 82, 8, suite (*Iug.*, XLII, 4). Sauf pour l'exemple *Iug.*, XLIV, 5, où la phrase empruntée est utilisée dans la description des excès commis par une armée romaine, Salluste se sert de ces textes, sur les révolutions et la décadence morale et civique des cités grecques, pour parler de faits analogues à Rome.

3°) Au discours des Corinthiens définissant l'attitude et le caractère des Athéniens (Thuc. I, 68-71), Salluste a emprunté au moins trois textes : Thuc. I, 68, 1 (Sall., *Or. Lepid.*, § 1) ; I, 70, 7 (*Cat.*, I, 5) ; I, 70, 9 (*Hist.*, éd. Mauren., I, 16).

4°) Le discours de Périclès voulant rendre courage aux Athéniens (Thuc. II, 60-64) a donné à Salluste l'occasion de quatre imitations au moins : Thuc. II, 61, 1 (*Iug.*, XXXI, 22, et *Or. Lepid.*, § 9-10) ; II, 62, 3 (*Iug.*, XXXI, 17) ; II, 63, 2 (*Or. Lepid.*, § 7).

5°) Le récit de la défaite navale finale des Athéniens devant Syracuse et celui de la retraite de l'armée par voie de terre (Thuc. VII, 70 et suiv.) ont fourni à Salluste l'occasion de deux emprunts au moins ; mais il ne s'agit plus là d'imitations étroites, portant souvent sur des formules, mais d'imitations plus larges concernant, non pas le détail de l'expression, mais les lignes générales du développement : Thuc. VII, 71, 3 (Sall., *Iug.*, LX, 4) ; exemple où Salluste, après avoir condensé la description de Thucydide des § 3-4-5 (*Iug.*, *ibid.*, § 2-3), développe, au contraire, au § 4, une indication donnée rapidement par Thucydide : les attitudes physiques qui accompagnent les sentiments des spectateurs. C'est enfin à Thucydide VII, 75, 3 et suiv., que Salluste emprunte, en condensant beaucoup, la description des blessés abandonnés sur le champ de bataille et de leurs vains efforts pour suivre l'armée en retraite, de *Iug.*, CI, 11.

6°) Le discours de Phormion à ses troupes avant la bataille navale dans le golfe de Corinthe (Thuc. II, 89) a fourni tous les éléments du discours de Jugurtha à son armée avant la bataille livrée près du Muthul (*Iug.*, XLIX, 2-3).

7°) C'est un rapprochement analogue, quoique moins formel,

que l'on peut faire entre le discours de Diodotos sur la peine de mort à propos des affaires de Mytilène (Thuc. III, 41-48) et celui de César au Sénat sur le châtiment à infliger aux complices de Catilina (*Cat.*, LI).

8°) Enfin, sans doute peut-on voir dans l'exposé historique des chapitres VI à XIII du *Catilina*, où Salluste remonte jusqu'à la fondation de Rome et trace à grands traits l'évolution du peuple romain pour expliquer les causes profondes de la conjuration, une influence des chapitres 1 à 19 de Thucydide, où l'auteur esquisse à grands traits l'histoire de la Grèce antérieure aux événements qu'il va raconter. Mais il n'y a là évidemment qu'une imitation assez lointaine chez Salluste, portant plutôt sur un procédé d'exposition et non une reproduction directe de textes.

Si nous regroupons tous les exemples d'imitations relevés ci-dessus, en suivant les œuvres de Salluste, nous obtenons le tableau suivant :

Catilina	*Jugurtha*	*Histoires* (éd. Maurenbr.)
I, 5 = Th. II, 40, 2		
I, 70, 7	VII, 5 = Th. II, 40, 3	I, 7 = Th. III, 82, 2
III, 2 = Th. II, 35, 2	XXXI, 17 = Th. II, 62, 3	I, 12 = Th. III, 82, 8
VI-XIII = Th. I, 1-19	XXXI, 22 = Th. II, 61, 1	I, 16 = Th. I, 70, 9
VI, 5 = Th. II, 40, 4	XLII, 4 = Th. III, 82, 8	Orat. Lep., 1 = Th. I, 68, 1
X, 3 = Th. III, 82, 8	XLIV, 5 = Th. III, 81, 5	7 = Th. II, 63, 2
XII, 1 = Th. II, 40, 1	XLIX, 2 = Th. II, 89	9-10 = Th. II, 61, 1
XXXVIII, 3 = Th. III, 82, 8	LX, 4 = Th. VII, 71, 3	
LI = Th. III, 41-48	CI, 11 = Th. VII, 75, 3	
LII, 11 = Th. III, 82, 4		

Que tirer de l'examen de ce tableau?

1°) En ce qui concerne la fréquence des emprunts selon les œuvres de Salluste, si l'on élimine les *Histoires* dont le caractère fragmentaire empêche toute statistique, et si l'on considère que l'étendue du *Jugurtha* est environ le double de celle du *Catilina*, on notera que les emprunts ont beaucoup diminué du *Catilina* au *Jugurtha*. Il est compréhensible que Salluste, à mesure qu'il écrivait, ait pris plus d'indépendance vis-à-vis de son modèle Thucydide.

2°) En ce qui concerne les textes empruntés, nous avons vu qu'ils sont tirés de passages particulièrement célèbres de Thucydide et pris presque tous dans des discours ou des exposés généraux. Deux seulement (VII, 71, 3, et VII, 75, 3) sont pris dans des récits et ont

fourni des imitations larges et non des formules. Mais Salluste n'a pas réservé à ses discours les emprunts qu'il faisait ; il les a disséminés çà et là dans son œuvre.

III

Ressemblances entre les deux historiens du point de vue de la langue et du style

S'il est vrai que Salluste emprunte au texte de Thucydide nombre de passages, ce n'est pas pourtant sur ce point que se manifeste le plus nettement l'influence de l'historien grec sur l'historien latin. En effet, pour les imitations de textes, si c'est à Thucydide que Salluste doit le plus, il doit aussi beaucoup à Platon — notamment dans les prologues (cf. F. Egermann, *Die Proömien zu den Werken des Sallust*, Wien, 1932) — un peu à Démosthène, à Isocrate, à Xénophon. C'est dans la langue et dans le style que se marque le plus fortement l'influence de Thucydide sur Salluste.

1. — Les hellénismes de Salluste.

Dans une étude de ce genre, il convient de relever tout d'abord quelques hellénismes certains de Salluste. Sans doute, dira-t-on, ces faits prouvent l'influence de la langue grecque sur l'auteur latin et non pas précisément celle de Thucydide. Cependant, il y a là une question de proportions : il s'agit de faits grecs particulièrement fréquents chez Thucydide et plus fréquents chez lui que chez d'autres auteurs. On peut mentionner au moins les trois types : 1°) *Jug.*, XXXIV, 1 : *atque aliis omnibus quae ira fieri amat* — 2°) *Jug.*, LXXXIV, 3 : *neque plebi militia uolenti putabatur.* — 3°) *Jug.*, LXXIII, 5 : *in maius celebrare.*

1°) *Jug.*, XXXIV, 1 : *atque aliis omnibus quae ira fieri amat.* Quintilien admettait dans ce tour un hellénisme : *Inst. or.* IX, 3, 17 : *ex graeco uero translata uel Sallusti plurima, quale est : uulgus amat fieri.* Il semble bien, en effet, qu'il y ait là, chez Salluste, l'imitation de tours comme ceux-ci : Thuc. III, 81, 5 : οἷον φιλεῖ ἐν τοιούτῳ γίγνεσθαι ; Id. II, 65, 4 : ὅπερ φιλεῖ ὄμιλος ποιεῖν ; autres exemples de tours chez Thucydide : I, 78, 2 ; II, 62, 3, etc... L'imitation de tours est d'autant plus admissible que les passages de Thuc. III, 81, 5, et II, 65, 4, étaient bien connus de Salluste (cf.

ci-dessus partie II, 2° la concordance *Jug.*, XLIV, 5, et Thuc. III, 81, 5, et *ibid.*, 4° le discours de Périclès II, 60-64, imité à plusieurs reprises par Salluste, le chap. 65 venant immédiatement après ce discours et relatant l'attitude du peuple vis-à-vis de Périclès) ; d'autre part, il y a une communauté de sujets entre l'exemple cité de *Jug.*, XXXIV, 1 (manifestation populaire), et ceux de Thuc. III, 81, 5 (manifestation populaire), et II, 65, 4 (courroux et inconséquence de la multitude).

2°) Type *Jug.*, LXXXIV, 3 : *neque plebi militia uolenti putabatur ;* autre ex. : *Jug.*, c, 4 : *uigilias ipse circumire, non tam... quam uti militibus exaequatus cum imperatore labos uolentibus esset.* Cette construction introduite par Salluste est employée ensuite une fois par Tite-Live, plusieurs fois par Tacite, fréquemment par Macrobe (Kühner-Stegmann, II, 1, p. 322 *b*). Elle est due à l'imitation du grec βουλομένῳ μοί ἐστιν (cf. Hofmann, *Syntax*, p. 419[2]). Ce tour n'est pas personnel à Thucydide, mais particulièrement fréquent chez lui : cf. II, 3, 2 : τῷ γὰρ πλήθει... οὐ βουλομένῳ ἦν ; IV, 80, 2 ; IV, 85, 4 ; VII, 35, 2 ; VIII, 92, 6, et de nombreux exemples analogues avec d'autres participes et le verbe γίγνομαι.

3°) Type *Jug.*, LXXIII, 5 : *in maius celebrare.* Il s'agit ici de l'emploi de *in* avec le neutre d'un adjectif substantivé ; cette construction, introduite par Salluste, prendra dans la suite un grand développement (cf. Hofmann, *Syntax*, p. 455[4] et 538[1]). Elle est due à l'imitation de tours comme : Thuc. I, 21, 1 : ἐπὶ τὸ μεῖζον κοσμοῦντες, exemple exactement correspondant à celui de Salluste cité ci-dessus. Nous étudierons la question avec plus de détails ci-dessous, à propos de la brachylogie chez Salluste et chez Thucydide.

2. — Si d'hellénismes généraux nous passons à des faits de langue et de style qui caractérisent surtout Thucydide, l'imitation de l'historien grec par Salluste apparaîtra plus évidente encore.

Un premier point commun entre les deux auteurs, dans ce domaine, est qu'ils ont fait l'un et l'autre un effort laborieux pour se constituer un style personnel. En ce qui concerne Salluste, la chose est bien connue, et nous renverrons pour plus de détails aux pages que nous avons consacrées à cette question dans notre *Programme d'études sallustiennes, ouvr. cité*, p. 209 à 214. Quant à Thucydide, Denys d'Halicarnasse, à deux reprises, insiste sur cet effort.

Ainsi, *Sur Thuc.*, chap. LI : « Quant à ceux qui soutiennent que les formes du style de Thucydide étaient familières aux écrivains contemporains, il me sera facile de démontrer que parmi une foule d'orateurs et de philosophes qu'Athènes vit naître à l'époque de la guerre du Péloponnèse, aucun n'a employé ce genre de style, ni Andocide, ni Antiphon, ni Lysias, parmi les orateurs ; ni Critias, ni Antisthène, ni Xénophon parmi les disciples de Socrate. Toutes ces observations font voir que Thucydide est le premier qui l'employa pour se distinguer des autres historiens[1]. » Et plus nettement encore, *Ibid.*, ch. XXIV : « Thucydide étudia le style d'Hérodote et des autres écrivains dont j'ai parlé (c'est-à-dire les historiens antérieurs) : il observa les qualités de chacun d'eux et il s'appliqua à introduire dans l'histoire un langage que ses prédécesseurs n'avaient pas soupçonné[2]. » L'emploi de ἐσπούδασεν dans le texte (cf. ci-dessous, note 2) souligne bien cet effort laborieux, et Denys d'Halicarnasse insiste sur ce point en montrant quelques-uns des caractères de ce style : « (... il a limé et ciselé sans relâche dans tous les détails ses huit livres...) faisant tantôt d'un mot une phrase entière, tantôt resserrant la phrase en un seul mot[3], changeant les verbes en substantifs et les substantifs en verbes[4], puis bouleversant les significations de manière à donner au substantif la valeur d'un adjectif et réciproquement, ou bien d'un passif il fait un actif et d'un actif un passif[5], de même pour les singuliers et les pluriels[6], pour les masculins, les féminins et les neutres[7] qu'il assemble à tort et à travers, en dépit de toute règle d'accord. Quant aux cas des noms et des participes, il les transporte tantôt du signe à la chose signifiée, tantôt de la chose signifiée au signe[8]. Dans l'emploi des conjonctions et des prépositions et des particules qui servent à faire ressortir les significations des mots individuels[9], il se permet des libertés à la façon d'un poète. On trouve

1. Ἐκ δὴ τούτων ἁπάντων δῆλός ἐστιν ἀνὴρ πρῶτος ἐπιτετηδευκὼς ταύτην τὴν ἑρμηνείαν, ἵνα διαλλάξῃ τοὺς ἄλλους συγγραφεῖς.

2. Ἴδιόν τινα χαρακτῆρα, καὶ παρεωραμένον ἅπασι, πρῶτος εἰς τὴν ἱστορικὴν πραγματείαν ἐσπούδασεν εἰσαγαγεῖν.

3. Pour des exemples, cf. Denys d'Halicarnasse, *Deuxième lettre à Ammée*, ch. IV.

4. Cf. *Ibid.*, ch. V-VI.

5. Cf. *Ibid.*, ch. VII-VIII.

6. Cf. *Ibid.*, ch. IX.

7. Cf. *Ibid.*, ch. X.

8. Cf. *Ibid.*, ch. XI.

9. Ἐν δὲ τοῖς συνδετικοῖς καὶ τοῖς προθετικοῖς μορίοις, καὶ ἔτι μᾶλλον ἐν τοῖς διαρθροῦσι τὰς τῶν ὀνομάτων δυνάμεις, ποιητοῦ τρόπον ἐνεξουσιάζων.

chez lui une variété incroyable de figures de grammaire qui, soit à cause du changement des personnes et des temps[1]... sont étrangères à l'usage et qui prennent des apparences de solécismes ; les choses se substituent aux personnes[2] et les personnes aux choses ; ses raisonnements s'embarrassent d'incidentes qui rompent la suite des idées[3] ; il y a du tortueux, de l'entortillé, de l'inextricable, sans compter la frivolité théâtrale des parisoses et des paronomases, des antithèses[4]... Un effort excessif pour tout resserrer et concentrer ; ... si bien que sa brièveté devient obscure. »

A ces observations présentées un peu confusément et avec une sévérité excessive, dont les unes concernent la grammaire et les autres le style proprement dit, destinées à montrer l'indépendance de Thucydide dans la création de son style personnel, on peut joindre pour compléter le tableau la vue d'ensemble que Denys d'Halicarnasse donne à deux reprises (*Sur Thucydide*, ch. XXIV, et *Deuxième lettre à Ammée*, ch. II, fin) : « Pour résumer, les procédés de style de Thucydide sont au nombre de quatre : l'emploi poétique des mots, la variété des tours grammaticaux, la rudesse de l'harmonie, la rapidité de l'expression. » Les nuances qui caractérisent ce style sont l'âpreté (τὸ στρυφνὸν), l'acidité (τὸ πικρὸν), la densité (τὸ πυκνὸν), l'austérité (τὸ αὐστηρὸν), la gravité (τὸ ἐμβριθὲς), la force véhémente et terrible (τὸ δεινὸν καὶ τὸ φοβερόν), par-dessus tout le pathétique (τὸ παθητικόν). Et Denys revient à plusieurs reprises sur les qualités et les défauts de ce style : *Jugement sur Thucydide*, ch. L, LII, LIII, LV.

D'après l'ensemble de ces observations, on peut caractériser ainsi le style de Thucydide : 1°) Dans le domaine du vocabulaire, effort de l'écrivain pour arriver par l'imprévu et la nouveauté à un degré supérieur de force. — 2°) Expression souvent plus affective que logique : le tempérament de l'auteur donne à sa syntaxe et à son ordre des mots une allure particulière qui est un des traits frappants de son style : nombreuses constructions κατὰ σύνεσιν, anacoluthes violentes, etc... — 3°) Une part de recherche artificielle due à l'influence de Gorgias dans la construction de la phrase avec des balancements, des antithèses, des paronomases,

1. Cf. *Deuxième lettre à Ammée*, ch. XII.
2. Cf. *Ibid.*, ch. XIV.
3. Cf. *Ibid.*, ch. XV.
4. Cf. *Ibid.*, ch. XVII.

des homéotéleutes. — 4°) Absence voulue de symétrie, recherche de la variété. Ce trait semble au premier abord en contradiction avec la recherche sophistique de la symétrie à la manière de Gorgias. Nous verrons par la suite comment les deux tendances peuvent coexister chez Thucydide. — 5°) Recherche de la brièveté. C'est là le caractère le plus original du style de Thucydide et celle-ci affecte les formes les plus diverses. — 6°) Enfin, ce qui est la conséquence de tout ce qui précède, et notamment des caractères 2°, 4° et 5°, l'allure générale des phrases, tumultueuses, rapides, mais pleines de souffle et de vigueur.

Cette définition du style de Thucydide pourrait s'appliquer exactement au style de Salluste. La comparaison des deux auteurs, point par point, va le montrer maintenant.

1°) Le vocabulaire.

Dans ce domaine, l'effort de Salluste a été le même que celui de Thucydide. Ce dernier, en effet, avait recherché l'originalité, et Denys d'Halicarnasse revient à plusieurs reprises sur la question ; il insiste sur la prédilection de Thucydide pour les mots et les expressions « poétiques, surannés, étrangers au langage courant ». Ainsi, *Sur Thucydide*, ch. XXIV, init. : ἐπὶ μὲν τῆς ἐκλογῆς τῶν ὀνομάτων τὴν τροπικὴν καὶ γλωττηματικὴν καὶ ἀπηρχαιωμένην καὶ ξένην[1] λέξιν προελόμενος ἀντὶ τῆς κοινῆς καὶ συνήθους τοῖς κατ' αὐτὸν ἀνθρώποις ; de même, *Ibid.*, LII (ce qui distingue Thucydide des autres) : κατὰ τὴν γλωσσηματικὴν καὶ ἀπηρχαιωμένην, καὶ ποιητικὴν καὶ ξένην λέξιν[2]... Dans la *Deuxième lettre à Ammée*, ch. III, Denys d'Halicarnasse donne des exemples d'expressions « obscures, surannées, difficiles à comprendre » (γλωσσηματικὰ... ἀπηρχαιωμένα... δυσείκαστα) et d'expressions poétiques de Thucydide. Parmi les particularités du vocabulaire de l'historien, on pourrait noter, avec Blass, *ouvr. cité*, p. 208 et suiv. : l'abondance des substantifs verbaux en -τής, en -σις, en -μα, au lieu de l'expression banale par le verbe ; le vaste emploi des neutres substantivés, notamment au participe. Même effort chez Salluste pour se constituer un vocabulaire qui le distingue de ses contemporains[3] : affectation d'archaïsme, utilisation

1. ξένος est à prendre au sens de « étranger au langage courant ».
2. Cf. également *Ibid.*, ch. LIII : τὸ δὲ κατάγλωσσον τῆς λέξεως, καὶ ξένον καὶ ποιητικὸν...
3. Les anciens avaient bien remarqué cette tendance de Salluste : cf. Quint., *Inst. or.* IX, 3, 12 ; Suétone, *Gramm.* X.

de termes que le latin classique évite ou bannit et qui reparaîtront dans la poésie ou la latinité impériale (ainsi *cupido*, 19 exemples, préféré au classique *cupiditas*, 3 exemples), emprunts au langage familier (fréquentatifs, emploi de l'adverbe avec *esse*, etc...). — Cf. P. Perrochat, *Progr. d'ét. sall.*, p. 212-213.

2°) Un autre trait commun aux deux écrivains, c'est le caractère souvent plus affectif que logique de leur expression, notamment l'abondance des constructions κατὰ σύνεσιν. Évidemment, ces constructions sont aussi bien latines que grecques et se trouvent à toutes les époques de l'histoire des deux langues ; mais elles sont particulièrement nombreuses chez Thucydide et chez Salluste. L'ouvrage de Robolski (*Sallustius ... quo iure Thucydidis exemplum ..., ouvr. cité*) en donne toute une série d'exemples ; on en trouvera aussi, en ce qui concerne spécialement Salluste, dans le travail de L. Constans (*De sermone sallustiano, ouvr. cité*). Nous nous contenterons donc de ne donner que quelques exemples parallèles ; d'ailleurs, beaucoup de ces constructions sont dues plutôt à la tendance manifeste chez les deux auteurs à la variété et à la brièveté et seront étudiées comme telles. Ainsi dans le chapitre de l'accord, on notera une grande liberté chez l'un et chez l'autre écrivain : *A)* sujet et prédicat : *a)* variation du nombre dans le même énoncé, lorsque est employé un substantif collectif : type Salluste : *Cat.*, VII, 4 : *... iuuentus, simul ac... erat,... discebat,... habebant* ; type Thucydide : V, 31, 1 : ἦλθε δὲ καὶ Ἠλείων πρεσβεία εὐθύς, καὶ ἐποιήσαντο ; cf. ci-dessous à « variété » ; *b)* changement de nombre dans la subordonnée par rapport à la principale : type *Jug.*, XV : *Iugurtham ab senatu petere ne se alienum putarent* ; — *B)* emploi d'un relatif au pluriel pour se rapporter à un substantif singulier, ou réciproquement : type *Cat.*, LVI, 5 : *seruitia repudiabat, cuius... magnae copiae...* ; cf. ci-dessous à « variété » ; — *C)* emploi du pronom neutre avec une grande liberté, pour reprendre des substantifs masculins ou féminins : type Salluste, *Cat.*, V, 7 : *inopia rei familiaris et conscientia scelerum, quae utraque is artibus auxerat* ; le fait est très fréquent chez Salluste : *Cat.*, III, 4 ; X, 3 ; XXXI, 1 ; cf. *Iug.*, XLI, 3 ; LXXXV, 30. Le fait se trouve en grec, mais surtout chez Thucydide : III, 97, 3 : διώξεις τε καὶ ὑπαγωγαί, ἐν οἷς ἀμφοτέροις ; V, 27, 1 : σπονδαὶ ἐγένοντο καὶ ὕστερον αἱ συμμαχίαι καὶ αἱ... πρεσβεῖαι, αἵπερ παρεκλήθησαν ἐς αὐτά, et beau-

coup d'autres exemples, dont voici encore deux remarquables : I, 80, 4 : ἀλλὰ τοῖς χρήμασιν; ἀλλὰ πολλῷ ἔτι πλέον τούτου ἐλλείπομεν (reprise de χρήμασιν par τούτου = ce moyen); II, 47, 3 : ... ἡ νόσος πρῶτον ἤρξατο γενέσθαι τοῖς Ἀθηναίοις, λεγόμενον μὲν καὶ πρότερον πολλαχόσε ἐγκατασκῆψαι... (« λεγόμενον équivaut pour le sens à λεγομένη, rapporté à νόσος et le neutre se rapporte par syllepse à τοῦτο sous-entendu, représentant νόσος », Croiset). — Cf. encore I, 122, 3 (ὅ et αὐτό après δουλείαν) ; II, 76, 1 (διαχεόμενον après πηλός). Voilà donc, pour le seul chapitre de l'accord, un grand nombre de concordances entre Salluste et Thucydide dans les libertés que se permettent les deux auteurs. Il serait facile d'étendre la comparaison à d'autres chapitres de la syntaxe. Naturellement, il s'agit chez Salluste de tours qui ne sont pas des innovations en latin ; mais la grande fréquence de ces tours chez Thucydide et chez Salluste permet de supposer que c'est sous l'influence de son modèle grec que Salluste a largement utilisé des possibilités que lui fournissait la langue latine.

3°) Nous avons signalé dans les caractéristiques du style de Thucydide une part de recherche artificielle dans la construction de la phrase, due à l'influence de Gorgias, avec des balancements, des antithèses, des paronomases, des homéoteleutes. Sur cette question, cf. Denys d'Halicarnasse, *Sur Thuc.*, ch. XXIV, et *Deuxième lettre à Ammée*, ch. II, et pour des ex., *Ibid.*, ch. XVII ; cf. également Blass, *ouvr. cité*, p. 211 et suiv. Voici un bel exemple, où, selon Denys d'Halicarnasse (*Sur Thuc.*, ch. XLVIII), se trouvent « des figures embarrassées » (πεπλεγμένα), pleines de replis tortueux (πολλὰς τὰς ἕλικας ἔχοντα) :

Th. VI, 76, 3 : καὶ οὐ περὶ τῆς ἐλευθερίας ἄρα οὔτε οἵδε[1] τῶν Ἑλλήνων οὔθ' οἱ Ἕλληνες τῆς ἑαυτῶν τῷ Μήδῳ ἀντέστησαν, περὶ δὲ τοῦ[2] οἱ μὲν σφίσιν ἀλλὰ μὴ ἐκείνῳ καταδουλώσεως, οἱ δ' ἐπὶ δεσπότου μεταβολῇ οὐκ ἀξυνετωτέρου, κακοξυνετωτέρου δέ.

Phrase très travaillée : l'ensemble forme deux groupes antithétiques (οὐ περὶ....., περὶ δὲ), qui se subdivisent eux-mêmes ; premier groupe : parallélisme (οὔτε οἵδε τῶν Ἑλλήνων, οὔθ' οἱ Ἕλληνες τῆς ἑαυτῶν), les éléments communs étant en tête (οὐ περὶ τῆς ἐλευθερίας) et en fin de phrase (τῷ Μήδῳ ἀντέστησαν) ; le deuxième groupe se sub-

1. οἵδε chez Denys d'Halicarnasse. οὗτοι dans Thucydide.
2. τοῦ n'est pas dans Thucydide.

divise en deux groupes parallèles (οἱ μὲν..., οἱ δὲ...), qui se subdivisent eux-mêmes chacun en deux éléments antithétiques (σφίσιν ἀλλὰ μὴ ἐκείνῳ — οὐκ ἀξυνετωτέρου, κακοξυνετωτέρου δέ). Remarquer également la paronomase à la fin avec homéotéleute et l'enclave de μεταβολῇ à l'intérieur du groupe au génitif, qui permet la mise en relief des deux adjectifs par position finale et disjonction du substantif et des adjectifs qui s'y rapportent.

Salluste, aussi, a souvent recours, dans les discours, à de tels procédés de rhétorique (balancements, antithèses, etc...). Les exemples abondent : ainsi dans le discours de Marius, *Iug.*, LXXXV, § 31 : *ipsa... uirtus* s'opposant à *artificio... turpia facta* ; § 32 : *discere... doctoribus* ; § 32 : *arte... opulenter, illos me, gloriam meam... laborem illorum* ; § 35 : *tute... exercitum, per mollitiem... supplicio, dominum... imperatorem* ; § 37 : *ipsa... nos, dissimilis... aemulos*, etc..., dans le discours de Micipsa, *Iug.*, ch. X : cf. § 3, § 4, § 6, etc... Voir P. Perrochat, *Progr. d'ét. sall.*, p. 213.

4°) Mais une tendance beaucoup plus marquée du style de Thucydide comme de celui de Salluste, c'est la recherche de la variété, l'absence voulue de symétrie[1]. Ce trait semble, au premier abord, en contradiction avec celui que nous avons indiqué précédemment, la recherche sophistique de la symétrie à la manière de Gorgias, chez Thucydide, et le recours à de tels procédés de rhétorique souvent chez Salluste. Mais les deux tendances coexistent chez l'un et chez l'autre et, comme le fait remarquer justement Croiset (*ouvr. cité*, p. 119) à propos de Thucydide, elles ont cela de commun qu'elles sortent l'une et l'autre de l'ordinaire et donnent de l'imprévu et de la force à l'expression : « Tandis que certaines antithèses peu simples sont aiguisées avec une sorte de recherche, d'autres fort naturelles, et qui s'offraient d'elles-mêmes, sont dédaigneusement rejetées » (*id.*, *ibid.*). Ajoutons, d'ailleurs, que cette tendance à la variété est beaucoup plus marquée chez les deux historiens que la recherche de la symétrie. Certains exemples sont très instructifs, car ils montrent comment, à l'intérieur même d'une symétrie d'ensemble qui, laissée telle quelle, serait banale, l'auteur recherche l'originalité par la variété dans le détail ; ainsi :

Th. I, 70, 3 : Αὖθις δὲ οἱ μὲν καὶ παρὰ δύναμιν τολμηταὶ καὶ παρὰ γνώ-

1. Cf. J. Ros, *Die μεταβολή (variatio) als Stilprinzip des Thukydides*. Paderborn, Schöningh, 1938, 512 p.

μην κινδυνευταὶ καὶ ἐπὶ τοῖς δεινοῖς εὐέλπιδες· τὸ δὲ ὑμέτερον τῆς τε δυνάμεως ἐνδεᾶ πρᾶξαι, τῆς τε γνώμης μηδὲ τοῖς βεβαίοις πιστεῦσαι, τῶν τε δεινῶν μηδέποτε οἴεσθαι ἀπολυθήσεσθαι.

Le texte prêtait à une antithèse facile entre le caractère des Athéniens (οἱ μὲν) et celui des Lacédémoniens (τὸ δὲ ὑμέτερον) et, jusque dans le détail, les indications s'opposent pour le sens (παρὰ δύναμιν τολμηταὶ — τῆς τε δυνάμεως ἐνδεᾶ πρᾶξαι, etc...). Mais Thucydide a échappé à ce qui eût été de la rhétorique banale en présentant le caractère des uns par des adjectifs, c'est-à-dire comme un état, et celui des autres par des infinitifs, c'est-à-dire comme une manière d'agir ; ce qui n'empêche pas des répétitions de termes, mais à des cas différents : δύναμιν ... δυνάμεως — γνώμην ... γνώμης — δεινοῖς ... δεινῶν. C'est exactement ainsi que procède souvent Salluste : pour prendre un exemple entre beaucoup, au ch. LIV du *Catilina*, il fait un parallèle entre César et Caton ; le sujet prêtait à une expression par parallélismes et antithèses, et c'est bien le caractère général du texte ; ainsi : § 2 : *Caesar beneficiis ac munificentia magnus habebatur, integritate uitae Cato...* § 3 : *Caesar dando, subleuando, ignoscendo, Cato nihil largiundo gloriam adeptus est. In altero miseris perfugium, in altero malis pernicies. Illius facilitas, huius constantia laudabatur.* Et, pourtant, Salluste, habilement, réussit à introduire la variété ; ainsi § 2 : *Ille mansuetudine et misericordia clarus factus, huic seueritas dignitatem addiderat.* Dans cette phrase, tout en maintenant l'antithèse d'ensemble, l'écrivain a varié l'expression du détail : *ille*, sujet ; *clarus*, adjectif attribut ; *factus*, participe-verbe accordé ; *huic*, datif, le sujet étant ici l'abstrait *seueritas*.

Tels sont, pourrait-on dire, les exemples de transition entre l'expression par parallélisme et la recherche de la variété.

Cette recherche de la variété chez Thucydide et chez Salluste se manifeste dans tous les domaines du style et elle est une des principales caractéristiques de leur manière d'écrire. Nous nous contenterons de donner seulement quelques exemples.

A) Certains de ceux-ci peuvent s'expliquer par la construction κατὰ σύνεσιν aussi bien que par la recherche de la variété ; ainsi dans la question du nombre, quand il y a emploi d'un singulier collectif ; examinant les constructions κατὰ σύνεσιν, nous avons réservé ces exemples à double valeur pour l'étude de la variété.

a) Passage d'un verbe au singulier à un verbe au pluriel, le sujet étant un collectif ; ainsi chez Salluste :

Cat., VII, 4 : *iam primum iuuentus, simul ac belli patiens erat, in castris per laborem usu militiam discebat, magisque in decoris armis et militaribus equis quam in scortis atque conuiuiis lubidinem habebant.*

Cat., XXIII, 6 : *namque antea pleraque nobilitas inuidia aestuabat, et quasi pollui consulatum credebant, si...*

Le second exemple est plus hardi encore que le premier, car le rapprochement des verbes de nombre différent est plus étroit. Une telle variation de nombre est également très fréquente chez Thucydide, même lorsque le contact des verbes est étroit :

Th. I, 13, 1 : ναυτικά τε ἐξηρτύετο ἡ Ἑλλάς, καὶ τῆς θαλάσσης μᾶλλον ἀντείχοντο...

Id. V, 31, 1 : ἦλθε δὲ καὶ Ἠλείων πρεσβεία εὐθύς, καὶ ἐποιήσαντο...

Id. III, 72, 3 : ὁ μὲν δῆμος ἐς τὴν ἀκρόπολιν καὶ τὰ μετέωρα τῆς πόλεως καταφεύγει, καὶ αὐτοῦ ξυλλεγεὶς ἱδρύθη, καὶ τὸν Ἑλλαϊκὸν λιμένα εἶχον.

b) Variété dans le genre et le nombre, entre le nom et le pronom ; très nombreux exemples chez Salluste :

Cat., LVI, 5 : *seruitia, repudiabat, cuius... magnae copiae...* (construction très hardie).

Jug., XIII, 7-8 : *... in fauorem nobilitatis Jugurtha ueniret. Quorum pars...*

et chez Thucydide :

Th. VI, 37, 1 : τὴν δὲ ἡμετέραν πόλιν αὐτὴν τῆς νῦν στρατιᾶς ὥς φασιν ἐπιούσης, καὶ εἰ δὶς τοσαύτη ἔλθοι, πολὺ κρείσσω εἶναι, οἷς γ' ἐπίσταμαι οὔθ' ἵππους ἀκολουθήσοντας...

(l'idée de singulier de στρατιά est exprimée encore dans ἔλθοι, le passage au pluriel dans οἷς est brusque).

B) Autres types de variété :

a) Cas : type Salluste : *Iug.*, LXXIV, 3 : *Romani armorum aliquanto numero, hostium paucorum potiti sunt.* De même, chez Thucydide, très fréquemment, deux rapports identiques sont exprimés par deux cas différents (cf. Croiset, *ouvr. cité*, p. 119). Très nombreux exemples aussi chez Thucydide de variation de cas par brusque abandon d'une construction amorcée ; ainsi : III, 36, 2 : ἔδοξεν αὐτοῖς... ἐπικαλοῦντες ; VII, 42, 2 : καὶ τοῖς μὲν ... κατάπληξις ... ἐγένετο ... ὁρῶντες, et même type : VII, 70, 7 : ἡ παρακέλευσις ... τοῖς

κελευσταῖς ... ἐγίγνετο ... ἐπιβοῶντες... ; VI, 24, 3 : ἔρως ἐνέπεσε ... τοῖς ἐν τῇ ἡλικίᾳ ... εὐέλπιδες ὄντες ; autres exemples remarquables de brusque passage au nominatif : II, 53, 4 ; IV, 23, 2 ; V, 70 ; VI, 61, 5, etc.

b) Voix des verbes : type Sall., *Iug.*, XCVII, 4 : *priusquam exercitus aut instrui aut sarcinas colligere... quiuit.* De même, souvent, chez Thucydide : II, 21, 3 : ... ἀνηρέθιστο ἡ πόλις καὶ τὸν Περικλέα ἐν ὀργῇ εἶχον (avec passage du singulier au pluriel) ; IV, 108, 1, où τηρουμένων se rapportant aux Lacédémoniens est à prendre au sens passif (cf. note de l'édit. Boehme-Widmann, Teubner) après κρατούντων, actif ; etc...

c) Variété dans les modes : par exemple *Cat.*, XV, 2 : *postremo captus amore Aureliae Orestillae... pro certo creditur necato filio uacuam domum scelestis nuptiis fecisse* (la phrase commence comme une proposition au passif personnel — infinitif complément + nominatif — et se poursuit par le passif impersonnel, qui suppose comme complétive une proposition infinitive, infinitif verbe, avec accusatif sujet). Exemple analogue de variété, chez Thucydide, entre autres : I, 3, 2 : δοκεῖ δέ μοι οὐδὲ τοὔνομα τοῦτο ξύμπασά πω εἶχεν, ἀλλὰ τὰ μὲν πρὸ Ἕλληνος τοῦ Δευκαλίωνος καὶ πάνυ οὐδὲ εἶναι ἡ ἐπίκλησις αὕτη, κατὰ ἔθνη δὲ ἄλλα τε καὶ τὸ Πελασγικὸν ἐπὶ πλεῖστον ἀφ' ἑαυτῶν τὴν ἐπωνυμίαν παρέχεσθαι, Ἕλληνος δε ..., καθ' ἑκάστους μὲν ἤδη τῇ ὁμιλίᾳ καλεῖσθαι Ἕλληνας. Trois emplois différents de δοκεῖ ici : 1°) impersonnel et formant une parenthèse ; 2°) personnel, ayant pour sujets ἡ ἐπίκλησις αὕτη, ἄλλα τε καὶ τὸ Πελασγικόν, avec en dépendance les infinitifs compléments εἶναι, παρέχεσθαι ; 3°) impersonnel amenant la proposition infinitive καλεῖσθαι Ἕλληνας.

d) Variété dans l'expression de la cause : nombreux exemples chez Salluste ; ainsi, entre autres : *Cat.*, XL, 1 : ... *existumans publice priuatimque aere alieno oppressos, praeterea quod natura gens Gallica bellicosa esset, facile eos ad tale consilium adduci posse.* Ici la cause est exprimée d'abord par un participe, ensuite par une proposition avec la conjonction *quod.* De même souvent chez Thucydide : sans aller bien loin dans le texte, dès la première phrase de l'ouvrage, les deux raisons de la conjecture de Thucydide, selon laquelle la guerre surpasserait en grandeur et en importance toutes les précédentes, sont exprimées par deux procédés différents, étroitement coordonnés cependant : une proposition causale avec ὅτι

(ὅτι ἀκμάζοντές τε ἦσαν) et un participe présent ὁρῶν (καὶ τὸ ἄλλο Ἑλληνικὸν ὁρῶν ξυνισταμένον πρὸς ἑκατέρους) : il y a corrélation dans les idées, mais dissymétrie dans l'expression.

Il est inutile de pousser plus loin l'énumération des types de la variété dans l'expression chez Thucydide et chez Salluste ; la similitude du style des deux auteurs va paraître encore dans une autre caractéristique de leur manière d'écrire, la recherche de la brièveté.

5º) Les anciens avaient bien remarqué ce caractère du style de l'un et de l'autre et ils l'indiquent souvent. Ainsi à propos de Salluste : Sénèque, *Ep.*, 114, 17 : *Sic Sallustio uigente amputatae sententiae et uerba ante exspectatum cadentia et obscura breuitas fuere pro cultu.* Quintilien en parle à plusieurs reprises : IV, 2, 45 (*illa sallustiana... breuitas... et abruptum sermonis genus*) ; X, 1, 32 (*illa sallustiana breuitas qua nihil apud aures uacuas atque eruditas potest esse perfectius*) ; cf. IX, 3, 12. Autres témoignages, plus rapides : Aulu-Gelle III, 1, 6 (*subtilissimum breuitatis artificem*) ; Apulée, *Apol.*, XCV (*parsimonia*) ; Stace, *Silves*, IV, 7, 55 (*breuis*) ; Macrobe, *Sat.* V, 1, 7 (*breue-* i.-e. *genus-*, *in quo Sallustius regnat*) ; Sidoine-Apollinaire, *Panég. d'Anthémius*, II, 190 (*breuitas*). — En ce qui concerne Thucydide, nous avons vu déjà que Denys d'Halicarnasse a critiqué ce caractère de son style, cf. également *Sur Thuc.*, LII, LIII ; quant à Quintilien, X, 1, 73, il reconnaît le mérite de ce style : *densus et breuis et semper instans sibi Thucydides*, faisant ainsi allusion à la rapidité de la pensée qui se renouvelle sans cesse.

Sans entrer dans le détail de tous les procédés de la brièveté (brièveté de la forme, brièveté de la pensée) communs aux deux auteurs, nous attirerons l'attention sur quatre points : *A)* l'emploi de ἐς et de *in* dans des expressions contractées ; *B)* l'habitude de ne pas exprimer un verbe dont le sens est à tirer du contexte ; *C)* la même habitude en ce qui concerne un substantif ; *D)* exemples de condensation extrême de la pensée.

A. — Nous avons déjà signalé que l'on considère comme un hellénisme introduit en latin par Salluste l'emploi de *in* avec le neutre d'un adjectif substantivé : type *Jug.*, LXXIII, 5 : *in maius celebrare*, correspondant à Thuc. I, 21, 2 : ἐπὶ τὸ μεῖζον κοσμοῦντες. Allant plus loin, nous allons montrer maintenant l'identité d'usage

de ἐς, en particulier, et de *in* dans des expressions contractées, dont un grand nombre comportent des neutres substantivés.

Dans l'oraison funèbre prononcée par Périclès (Thuc. II, 35-46) que Salluste a souvent imitée (cf. ci-dessus, II, 1°), on trouve II, 37, 1 : ὄνομα μὲν διὰ τὸ μὴ ἐς ὀλίγους ἀλλ' ἐς πλείονας οἰκεῖν δημοκρατία κέκληται. Dans l'expression τὸ μὴ ἐς ὀλίγους ἀλλ' ἐς πλείονας οἰκεῖν, il y a fusion de deux idées : le fait d'administrer (οἰκεῖν : s'administrer) et le fait de faire passer cette administration dans les mains non de quelques-uns, mais dans celles de la majorité. L'expression ἐς ὀλίγους ... οἰκεῖν revient à : διοικεῖσθαι ὥστε ὀλίγους εἶναι τοὺς διοικοῦντας αὐτήν (cf. B. Jowett, *Trad. et comment. de Thuc.* Oxford, 1881) ; même interprétation dans Croiset, *ouvr. cité*, p. 372, n. 12[1]. — Même contraction d'expression dans Salluste, *Hist.* I, 69 (Maurenb.) : *Etruria omnis cum Lepido suspecta in tumultum erat* = *Etruria suspecta erat procliuis esse ad tumultum excitandum* (Kritz). Raccourci d'expression aussi dans : *Jug.*, LXXIII, 5 : *in maius celebrare* (cf. ci-dessus) ; *Hist.* II, 69 (Maurenb.) : *Haec postquam Varro in maius more rumorum audiuit* ; *Hist.* III, 14 : ... *in maius componentem* ; *Hist.* I, 5 : ... *plura de bonis falsa in deterius composuit.* Mais ces derniers exemples ont, comme nous l'avons vu, subi l'influence de constructions de ἐπὶ avec l'accusatif neutre : Thuc. I, 10, 3 : ἐπὶ τὸ μεῖζον ... κοσμῆσαι ; I, 21, 1 : ἐπὶ τὸ μεῖζον κοσμοῦντες ; VI, 34, 7 : ἀγγελλοίμεθα δ' ἂν εὖ οἶδ' ὅτι ἐπὶ τὸ πλεῖον. Quant à l'usage de ἐς dans des expressions contractées chez Thucydide, en voici d'autres exemples : VIII, 53, 3 : εἰ μὴ ... ἐς ὀλίγους μᾶλλον τὰς ἀρχὰς ποιήσομεν (à interpréter exactement comme l'exemple II, 37, 1, cité ci-dessus) ; de même VIII, 38, 3 : τῆς ἄλλης πόλεως κατ' ἀνάγκην ἐς ὀλίγους (Mss. ἐς ὀλίγον) κατεχομένης. On peut citer encore des raccourcis comme ceux-ci : V, 72, 4 : ἔτρεψαν οὐδὲ ἐς χεῖρας τοῦς πολλοὺς ὑπομείναντας, « ils les mirent en fuite sans que la plupart attendissent même d'en venir aux mains », ἐς χεῖρας ... ὑπομείναντας formant une expression abrégée (« attendre *d'en venir* aux mains ») ; III, 64, 4 : ἃ δὲ ἡ φύσις ἀεὶ ἐβούλετο, ἐξηλέγχθη ἐς τὸ ἀληθές « l'éternel penchant de votre nature s'est révélé dans tout son jour » (tr. Bétant), l'expression introduite par ἐς marquant un résultat. De ces emplois de ἐς

1. L'interprétation de ἐς par « dans l'intérêt de », qui supprime la brachylogie, n'est pas soutenable, ce sens de εἰς étant très rare.

chez Thucydide, on peut rapprocher des emplois de *in* dans des raccourcis d'expression de Salluste : *Hist.* I, 13 : *omnium partium decus in mercedem corruptum erat* : on peut voir dans *in mercedem* l'expression d'un but, mais l'ensemble est très concentré.

B. — Un autre type de raccourci d'expression, commun aux deux auteurs, oblige le lecteur à suppléer de lui-même un verbe dont le sens est à tirer du contexte.

Ainsi dans le passage suivant de Salluste : *Iug.*, XVII, 3 : *in diuisione orbis terrae plerique in parte tertia Africam posuere, pauci tantummodo Asiam et Europam esse, sed Africam in Europa*, il faut tirer de *posuere* un verbe tel que *putauere.*

Voici une phrase encore plus irrégulière : *Iug.*, LXXXII, 3 : *quam rem alii in superbiam uortebant, alii bonum ingenium contumelia accensum esse, multi, quod iam parta uictoria ex manibus eriperetur.* Avec le second *alii*, il faut suppléer *putabant* dont l'idée est contenue dans *uortebant* ; dans le troisième membre, la condensation est encore plus grande : il faut suppléer non seulement le même verbe *putabant*, mais encore *eum ideo accensum esse*, car *bonum ingenium* ne peut servir de sujet que dans le second membre (Lallier).

Sans allonger inutilement la liste des exemples, constatons le même fait chez Thucydide. Ainsi : I, 142, 9 : τὸ δὲ ναυτικὸν τέχνης ἐστίν, ὥσπερ καὶ ἄλλο τι, καὶ οὐκ ἐνδέχεται, ὅταν τύχῃ, ἐκ παρέργου μελετᾶσθαι, ἀλλὰ μᾶλλον μηδὲν ἐκείνῳ πάρεργον ἄλλο γίγνεσθαι. Ici pour régir γίγνεσθαι, il faut suppléer δεῖ ou χρή à tirer du contexte (ἐνδέχεται).

Dans l'exemple suivant : II, 13, 1 : Περικλῆς ... προηγόρευε τοῖς Ἀθηναίοις ... ὅτι ..... ἀφίησιν αὐτὰ δημόσια εἶναι καὶ μηδεμίαν οἱ ὑποψίαν κατὰ ταῦτα γίγνεσθαι, — γίγνεσθαι dépend d'une idée d'exhortation ou de prière à tirer du contexte.

Encore un exemple, entre beaucoup : IV, 76, 4 : ὅπως μὴ ξυμβοηθήσωσιν ἐπὶ τὸ Δήλιον οἱ Βοιωτοὶ ἀθρόοι, ἀλλ' ἐπὶ τὰ σφέτερα αὐτῶν ἕκαστοι κινούμενα. Ici, dans le second membre, le simple est à tirer du composé ξυμβοηθήσωσιν.

C. — De même, chez l'un et chez l'autre auteur, le lecteur est souvent obligé de suppléer un substantif d'après un verbe précédemment exprimé.

Voici un très bel exemple de Salluste : *Cat.*, XVIII, 2 : *sed antea item coniurauere pauci contra rem publicam, in quibus Catilina ;*

de qua quam uerissume potero dicam. Ici *qua* se rapporte à un substantif à tirer du verbe *coniurauere*; cf. Löfstedt, *Syntactica*, II, p. 146, qui, tout en constatant la hardiesse de la construction, fait remarquer que le rapport de *qua* à ce substantif tiré du contexte est, dans une certaine mesure, facilité par la présence de *coniuratio* à XVII, 7.

Des exemples de cette nature sont nombreux chez Thucydide ; dans : I, 90, 2 : Ἠξίουν τε αὐτοὺς μὴ τειχίζειν, ἀλλὰ καὶ τῶν ἔξω Πελοποννήσου μᾶλλον ὅσοις εἰστήκει ξυγκαθελεῖν μετὰ σφῶν τοὺς περιβόλους...
le verbe εἰστήκει a pour sujet τείχη à tirer du contexte (cf. Croiset, *ouvr. cité*, p. 258). De même, dans l'exemple suivant, le sujet de τειχίζεται et de λαμβάνει est τεῖχος suggéré par le contexte : I, 91, 1 : Οἱ δὲ ἀκούοντες τῷ μὲν Θεμιστοκλεῖ ἐπείθοντο διὰ φιλίαν αὐτοῦ, τῶν δὲ ἄλλων ἀφικνουμένων καὶ σαφῶς κατηγορούντων ὅτι τειχίζεταί τε καὶ ἤδη ὕψος λαμβάνει, οὐκ εἶχον ὅπως χρὴ ἀπιστῆσαι.

Enfin encore un exemple, entre beaucoup : V, 47, 6 : Τοῖς δὲ βοηθοῦσιν ἡ πόλις ἡ πέμπουσα παρεχέτω μέχρι μὲν τριάκοντα ἡμερῶν σῖτον, ἐπὴν ἔλθῃ ἐς τὴν πόλιν τὴν ἐπαγγείλασαν βοηθεῖν...

Si l'on conserve ce texte qui est celui des manuscrits — sans prendre le parti de le corriger, comme a voulu le faire Kirchhoff, *I. G.* I², 86, 21 — le sujet de ἔλθῃ est βοήθεια (corps de secours) à tirer de βοηθοῦσιν. D'ailleurs, l'idée d'une armée est exprimée directement une ligne plus loin : ἢν δὲ πλέονα βούλωνται χρόνον τῇ στρατιᾷ χρῆσθαι (noter en passant le pluriel βούλωνται après τήν πόλιν).

D. — Enfin, il arrive assez souvent que ce n'est pas un seul mot que le lecteur doit suppléer, mais tout un élément du raisonnement ou du jugement : la phrase est d'une densité exceptionnelle et, selon la juste expression de Croiset, à propos de Thucydide, « la pensée est mise comme à la gêne ; elle ne pourrait se développer et s'expliquer sans faire éclater la phrase » (*ouvr. cité*, p. 121). Voici, entre beaucoup, un exemple de Thucydide : I, 20, 1 : τὰ μὲν οὖν παλαιὰ τοιαῦτα εὗρον, χαλεπὰ ὄντα παντὶ ἐξῆς τεκμηρίῳ πιστεῦσαι. Comme le fait remarquer Croiset (*ibid.* et p. 172), il faut rétablir un élément important : χαλεπὰ ὄντα ⟨σαφῶς εὑρειν· χαλεπὸν γὰρ ἦν⟩ παντὶ ἐξῆς, etc...

Il en est de même chez Salluste, et M. Ernout (*ouvr. cité*, p. 28, n. 2) donne des exemples analogues ; ainsi *Iug.*, LXXXV, 12 : *nam gerere quam fieri tempore posterius, re atque usu prius est*, phrase

très dense qu'il faut gloser par : *nam ut gerere consulatum posterius est tempore quam fieri consulem, ita prius est si rem ipsam atque usum spectaueris.*

En plus des quatre questions traitées aux subdivisions *A*, *B*, *C* et *D*, nous aurions pu faire un long exposé des différentes formes de la brièveté chez les deux auteurs, car celle-ci est le caractère essentiel de leur style et se présente sous une multitude d'aspects. Il suffit, pour l'objet précis de notre étude, d'avoir montré comment, sur ce point encore, les habitudes de Salluste et de Thucydide concordent absolument.

6°) Si, pour conclure sur le style, nous nous élevons à une vue d'ensemble, nous constatons la similitude de l'allure générale : ce n'est pas un style doux et coulant, mais nerveux, heurté, les hardiesses grammaticales et la dissymétrie (beaucoup plus fréquente que la recherche du parallélisme) brisant la continuité de la phrase ; le désir de la variété donne en même temps du relief et de la vigueur, obtenus aussi par l'originalité du vocabulaire, avec ses archaïsmes, ses mots rares ou hors de l'usage littéraire courant ; la densité de la pensée ne va pas toujours sans obscurité, mais l'expression est rapide, pleine de souffle, comme emportée, souvent pathétique : *immortalem illam Sallustii uelocitatem*, dit Quintilien (X, 1, 102), qui déclare de Thucydide, comme nous l'avons vu plus haut : *densus et breuis et semper instans sibi Thucydides* (X, 1, 73) ; cf. également les caractéristiques générales données par Denys d'Halicarnasse (ci-dessus, p. 108)[1].

* * *

Si nous rassemblons maintenant, au terme de cette étude, les différents aspects de la concordance entre Salluste et Thucydide, l'influence de l'historien grec sur l'historien latin apparaîtra avec évidence : imitation précise d'un certain nombre de passages (ci-dessus II), concordance dans la conception générale de l'histoire (ci-dessus I), similitude du style (ci-dessus III).

1. Voici d'autres caractéristiques données sur lui par Denys d'Halicarnasse, *Sur Thucydide*, ch. LV : ἥ τε βραχύτης καὶ ἡ δεινότης καὶ ἡ ἰσχὺς καὶ ὁ τόνος καὶ ἡ μεγαλοπρέπεια ; mais, par contre : τὰς δὲ αἰνιγματώδεις καὶ δυσκαταμαθήτους καὶ γραμματικῶν ἐξηγήσεων δεομένας, etc.

Ainsi Salluste, dans son désir d'acquérir, par les lettres, cette gloire que la carrière politique lui avait refusée, s'est tourné vers l'histoire. Sans doute depuis que César avait écrit ses commentaires, que Cicéron loue dans le *Brutus* (§ 262), ce domaine était moins riche à exploiter qu'au temps où Cicéron, dans le *De Legibus* (I, 2, 5), se faisait dire par Atticus qu'il devrait bien inaugurer ce genre littéraire qui manquait à Rome. Aussi Salluste a-t-il cherché à créer, dans la littérature latine, un genre historique nouveau, l'histoire artistique, capable de ressusciter dans un style dramatique et en même temps personnel, éloigné de la rhétorique banale, les événements du passé. Il a trouvé chez le plus grand historien grec une conception historique qui l'a séduit. Du même coup, au point de vue du style, Thucydide lui fournissait un modèle qui lui permettait d'adopter une attitude toute différente de celle des grands classiques, de Cicéron en particulier, et, en se singularisant, d'attirer sur lui l'attention.

Cicéron, en effet, faisait de sérieuses réserves sur le style de Thucydide : sans doute il sait reconnaître les mérites de l'historien grec (*Orat.*, 31-32), admet certaines qualités de son style : on trouve dans sa phrase, dit-il, « les beautés de détail » (*Orat.*, 234), Thucydide montre « un grand éloignement » pour les « niaiseries » de ses contemporains et son allure est vive (*Orat.*, 39) ; « il a su donner à l'histoire une belle et noble voix » (*Brutus*, 287) ; cf. également *de Orat.* II, 56. Mais, si ce style est « noble, riche de pensées, très serré pour être concis », il est par sa concision même « parfois un peu obscur » (*Brutus*, 29) ; pour cette dernière raison et aussi parce qu'il manque à sa phrase le « tour bien arrondi » (*Brutus*, 234), son style ne s'accorde pas avec l'idéal cicéronien au point de vue oratoire, cf. *Brutus*, 66, 287-288 ; *Orat.*, 31-32 ; même pour le style historique Cicéron a un idéal différent, cf. *De Orat.* II, 64 : *uerborum autem ratio et genus orationis fusum atque tractum et cum lenitate quadam aequabiliter profluens... persequendumst.*

Cette forme nouvelle de l'histoire introduite à Rome par Salluste devait avoir une grande fortune, et dans ce domaine, encore, l'hellnisme a profondément marqué la littérature latine.

P. PERROCHAT.